

tuteur, un employé de bureau et, finalement, un ingénieur. Il me dit que j'étais le premier Européen avec lequel il avait pu avoir, sur l'Ouest, un entretien intéressant, pratique.

« Naturellement, j'ai rencontré souvent des gens de l'Ouest, des délégués venus à l'occasion du Premier-Mai, par exemple — Allemands, Français, Italiens, etc. — mais je ne leur ai jamais parlé de cela. Moi, je suis ingénieur. »

Un jour, je lui demandai la raison de sa condamnation.

« C'est pour avoir répété une plaisanterie sur Staline », me répondit-il, amer.

Un soir, Staline téléphone à Béria pour lui dire qu'on lui a volé sa serviette et Beria promet de s'occuper de l'affaire. Le lendemain, Staline rappelle Beria pour savoir où en est l'enquête. « Nous avons arrêté vingt-six personnes, répond Beria. Dix-sept ont avoué, cinq se sont suicidées et nous aurons ce soir les quatre autres confessions. » Sur quoi, Staline va à son bureau et retrouve sa serviette qu'il avait oubliée derrière sa table.

Sérioja leva les yeux au ciel.

« Ça ne valait pas quinze ans de bagne », conclut-il.

CHAPITRE III

L'ARRIVEE A VORKOUTA

ENFIN, après des jours et des jours, le train ralentit, freina et s'arrêta. Nous étions arrivés à Vorkouta.

Les gardiens déverrouillèrent les grilles. On nous cria un ordre que Sérioja me traduisit :

« Nous devons descendre un par un. »

Quand nous fûmes rassemblés sur le quai :

« A droite par cinq ! »

On nous forma en colonne et l'on nous compta. Cent vingt-trois hommes en tout, Ukrainiens, Russes, Lettons, Litوانيens, Caucasiens, Mongols, Uzbeks, Tadjiks, Japonais et douze Allemands !

« Que va-t-il se passer, maintenant ? » demandai-je à Sérioja.

Il avait déjà passé trois ans à Vorkouta. Quatre mois plus tôt, on l'avait expédié à Qrel pour témoigner dans un procès. Il rentrait avec nous.

« Nous allons d'abord à la *peresylca*, une sorte de camp de transit. Tous les nouveaux y passent. Puis on les répartit entre les puits. »

— Combien de temps va-t-on rester à ce camp de transit ?

— Une semaine ou deux. Peut-être davantage. »

Le sergent commandant le détachement hurla un ordre d'une voix perçante et Sérioja traduisit :

« Il dit que nous devons faire silence et ne pas quitter notre place. Quiconque cherchera à fuir sera fusillé. »

« *Chagom, marche !* » (En avant, marche !)

La colonne s'ébranla, escortée d'une douzaine de gardes porteurs de *balalaïka*. C'est l'expression argotique pour « mitrailleuse ». Des soldats tenant des chiens en laisse fermaient la marche. Nous

suivions une piste boueuse, traversions les dépendances de la gare, dépassions des huttes basses pour nous arrêter devant le camp de transit. A la barrière, on fit l'appel individuel. Nous devions donner notre prénom, celui de notre père, puis notre nom de famille, faire connaître notre date de naissance, le paragraphe de la loi pénale en vertu duquel nous avions été condamnés, la sentence et la date à laquelle nous devions être libérés. Les réponses variaient peu. Presque tous les prisonniers avaient été condamnés en vertu du fameux paragraphe 58, les indigènes d'après l'alinéa 1 (trahison) ; les dates de libération s'échelonnaient entre 1972 et 1974. On comparait nos visages aux photographies collées sur nos papiers. Pour finir, on fouilla notre maigre bagage.

Les hautes barrières de bois étaient couvertes de barbelés. Un par un, nous franchîmes la porte.

Un groupe de prisonniers — des Allemands, sans doute possible — nous attendait à l'intérieur.

« Y a-t-il des Allemands parmi vous ? nous cria-t-on.

— Oui.

— D'où venez-vous ?

— De Berlin.

— Depuis quand êtes-vous partis ?

— Depuis six semaines.

— Tu entends ça ? jeta avec l'accent berlinois l'un de ceux qui nous interrogeaient.

— Que faites-vous ici ? demandâmes-nous à notre tour.

— On rentre chez nous, paraît-il.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes ici ?

— Trop longtemps. »

Nous apprîmes qu'on avait rassemblé environ douze cents prisonniers de guerre allemands. Ils arrivaient des camps affectés aux puits de mine. La plupart venaient de passer quatre, cinq ou six ans à Vorkouta.

« Venez donc nous donner des nouvelles du pays. »

Ils nous répartirent entre les baraques qu'ils occupaient. Un cercle se forma autour de chaque nouveau venu qu'on assaillit de questions.

« Dans quel état est Berlin ?

— Pense-t-on à nous, ou nous a-t-on oubliés ?

— Les prisonniers de guerre rentrent-ils ?

— Peut-on passer d'un secteur à l'autre à Berlin ?

— Sait-on qu'il y a des prisonniers de guerre à Vorkouta ?

— Sait-on seulement qu'il existe un camp à Vorkouta ? »

Personne n'avait l'autorisation d'écrire. Personne n'avait reçu

une ligne d'Allemagne. Tous ces prisonniers avaient été arrêtés dans des camps militaires et condamnés par des conseils de guerre, le plus souvent à vingt-cinq ans de bagne. Leurs crimes variaient. La plupart avaient volé un chou ou quelques pommes de terre. D'autres avaient fait partie d'unités chargées de combattre les partisans. Les SS avaient été condamnés pour la seule raison qu'ils étaient SS, les généraux parce qu'ils étaient généraux, les officiers d'état-major parce qu'ils faisaient partie d'un état-major. Un général avait été condamné pour la disparition de dix-sept poulets d'une ferme collective située dans le secteur placé sous son commandement. Un médecin avait subi le même sort, des citoyens soviétiques soignés dans l'hôpital qu'il dirigeait étant morts « parce qu'il y avait des vers dans la nourriture ». Le médecin, qui connaissait bien ses hôtes et qui avait assez le sens de l'humour pour apprécier la situation, avait répondu qu'en premier lieu la nourriture préparée dans un hôpital allemand ne contient pas de vers, et qu'en second lieu il était prêt à avaler une livre de vers pour démontrer à la cour qu'ils n'ont jamais empoisonné personne.

La cour avait décliné l'offre et condamné l'accusé à vingt-cinq ans de bagne.

Un membre de la mission catholique de Steyler avait été condamné à la même peine pour avoir fait de la propagande religieuse. Un peintre connu de Dusseldorf connaissait le même sort pour avoir fait, dans son carnet, des croquis de gardes soviétiques.

Nos nouveaux amis connaissaient à fond le camp.

— C'est dur, très dur parfois, mais on s'en tire, vous le voyez. »

Les plus mauvaises années avaient été celles d'avant 1947. Depuis, on y connaissait encore la faim, mais on pouvait espérer vivre. C'en était fini des hécatombes de 1942-1947.

« Aujourd'hui, disaient les vieux de la vieille, on a une chance de survivre. A condition, bien entendu, de ne pas y rester trop longtemps. Le climat est meurtrier. »

Nous parlâmes tout l'après-midi. Vers le soir, j'eus faim. Je tirai de dessous ma couchette le havresac qui contenait le peu que je possédais pour y prendre un morceau de pain. Le sac avait été coupé. Mon veston, que j'avais soigneusement plié et placé tout au fond pour qu'on ne me le volât pas, avait disparu. Mes camarades allemands rirent de ma stupéfaction et l'un d'eux me dit :

« Nous aurions dû vous prévenir, mais nous étions si heureux de vous entendre nous parler du pays que nous avons oublié tout le reste. Vous ne connaissez pas encore ces bandits russes. »

Du bel ouvrage, en vérité ! Pendant que nous causions, l'un des

voleurs du camp avait dû se glisser sous ma couchette, couper mon sac posé à mes pieds et disparaître. En tout cas, le veston n'était plus là. Un bon veston, celui-là même que j'avais mis le jour de mon arrestation, pour aller au théâtre. A Vorkouta, j'aurais pu en tirer une fortune.

Les prisonniers de guerre me conseillèrent de vendre au plus vite le reste de mes effets, mon pantalon et mon manteau de pluie par exemple, avant que les prisonniers de droit commun ne s'en fussent emparés de force. Un homme de Wuppertal m'y aida. Il traita l'affaire dans la baraque occupée par les prisonniers en instance de libération. Ces prisonniers avaient le droit d'acheter des vêtements civils, puisqu'ils allaient être relâchés. Je reçus soixante-quinze roubles, une petite fortune au camp. Enfin, un des prisonniers de guerre me donna son pantalon ouaté et le magasin d'habillement me fournit une veste capitonnée, un *bouchlat*. Je ne me distinguai bientôt plus de ceux qui étaient à Vorkouta depuis des années.

Le lendemain matin, j'assistai à une réunion des prisonniers de guerre. Un commandant russe prit la parole.

« Au nom de l'administration du camp, je vous informe que vous allez être renvoyés chez vous. »

Les prisonniers éclatèrent de rire. L'un d'eux s'écria :

« C'est la septième fois qu'on me dit cela et je suis toujours en Union Soviétique. »

Le major devint rouge d'indignation.

« C'est une communication officielle et vous n'avez pas le droit de douter de mes paroles. »

Les prisonniers rirent de plus belle. Le commandant était probablement de bonne foi, l'administration du camp aussi, mais un instinct infailible avertissait les prisonniers que c'était du bluff encore une fois.

Lorsque les conseillers de Nicolas I^{er} lui proposèrent d'établir une colonie d'exilés quelque part entre les rivières Petchora et Vorkouta, le tsar demanda un rapport sur les conditions climatiques de la région. Ayant pris connaissance de ce rapport, il conclut que « ce serait trop demander à un homme, quel qu'il soit, que de l'envoyer vivre là ».

Depuis, le Politburo a remplacé le tsar. Et Vorkouta a pris un intérêt nouveau. Cette région, située à l'extrême nord de la république socialiste soviétique des Komi, au-delà du Cercle polaire, à la limite de la Russie d'Europe et de la Sibérie, est capable de produire plusieurs millions de tonnes de charbon par an. Son cli-

mat est si inhospitalier que seul le travail forcé peut y être envisagé. Personne ne va volontairement dans l'Arctique. Les mines de Vorkouta produisent aujourd'hui un douzième environ de la production charbonnière totale de l'Union Soviétique.

La population libre de la ville de Vorkouta est composée d'Allemands émigrés en Russie et déportés par centaines de mille au nord du pays au cours des années 1940 et 1941. Les déportations massives de 1940 y ont amené aussi beaucoup de Lituaniens, de Lettons et d'Estoniens. L'Ukraine de l'Ouest a apporté son contingent vers la même époque. Ces groupes constituent aujourd'hui le gros de la population libre, soit 70.000 habitants dans la ville même et 50.000 environ dans les villages entourant les puits.

L'aristocratie de la ville se compose des officiers du N. K. V. D., des techniciens et employés du « combinat » qui coordonne l'activité des divers puits.

A cette population, il faut ajouter les prisonniers ayant purgé leur peine, mais non autorisés à rentrer chez eux.

Il y a quarante puits numérotés de un à quarante, dont une dizaine n'existent encore que sur le papier, et autant de camps — soit trente, en réalité — réservés aux mineurs et autres travailleurs forcés. Chacun de ces camps compte en moyenne 3.500 habitants. La population se compose donc de 120.000 déportés « libérés » et de 105.000 prisonniers, auxquels il convient d'ajouter 12.000 gardiens, officiers du N. K. V. D., fonctionnaires et techniciens.

Les puits de Vorkouta sont placés sous le contrôle du ministère de la Production charbonnière. Les camps relèvent du N. K. V. D. Treize d'entre eux, appelés « camps spéciaux », sont réservés exclusivement aux condamnés politiques. Ils sont placés sous le commandement d'une section spéciale du N. K. V. D. Les autres camps abritent à la fois des détenus de droit commun et des politiques n'ayant encouru que des peines légères. Ici, la discipline est moins stricte ; les condamnés dont la conduite est satisfaisante peuvent obtenir des permissions de se rendre en ville. Chaque puits loue les prisonniers de son camp au prix mensuel de douze cents roubles par tête.

« Peut-on espérer s'échapper d'ici ? » demandai-je à quelques prisonniers de guerre qui vivaient à Vorkouta depuis des années.

— Croyez-vous que nous y serions encore, s'il était possible de s'enfuir ? » me répondirent-ils en riant.

Ils m'expliquèrent la façon dont les camps étaient gardés.

Chaque camp est entouré d'une barrière en fil de fer barbelé de trois mètres cinquante de haut, bordant une zone intérieure de six mètres de large, dite *zapretnaja zona*, ou zone interdite, sur

laquelle les gardes postés dans les miradors peuvent tirer à vue. Des armes à déclenchement automatique sont placées dans la barrière. Les tours de garde sont reliées par téléphone et peuvent instantanément alerter le quartier général. La nuit, de puissantes lampes électriques, distantes d'une douzaine de mètres, éclairent comme en plein jour la zone de la mort. A l'extérieur du camp, un fil court parallèlement à la barrière pour guider les chiens policiers. Quand l'alerte est donnée, si, par exemple, il y a une panne de courant, tout le camp est entouré en quelques minutes par un détachement spécial constamment prêt à intervenir.

Cependant, il est possible de franchir les défenses du camp au plus fort d'une tempête de neige ou lorsque s'abat soudain le brouillard polaire. Ce que personne ne peut vaincre, c'est la toundra. Sa végétation misérable n'offre aucun couvert au fugitif, non plus que de ressources alimentaires. Des gardes occupent des trous soigneusement camouflés et inspectent aux jumelles la plaine légèrement mamelonnée. Et puis, il y a encore ces biplans au vol si paresseux que la troupe les surnommait « machines à coudre » : ils tournent en rond chaque jour à quelques centaines de mètres d'altitude, à l'affût du moindre mouvement suspect.

Les seuls habitants de la toundra, les Komis, forment une branche des Samoyèdes et reçoivent une prime pour tout prisonnier remis à la police, ce qui n'est pas sans augmenter sensiblement leur revenu annuel.

En dépit de tout cela, on enregistre chaque année de nombreuses tentatives d'évasion, qui échouent toujours. Le prisonnier réintègre le camp où il doit d'abord reconstituer son évasion. Au début, on fusillait l'homme et on laissait son cadavre sur place, pour faire réfléchir les autres. Maintenant, on se contente de le battre jusqu'à ne lui laisser qu'un souffle de vie.

De tous les prisonniers ayant tenté l'aventure pendant le temps que j'ai passé à Vorkouta, un seul n'est pas revenu au camp, un Finnois. Et, bien entendu, on ignore s'il a réussi à rentrer chez lui.

Dès le lendemain de mon arrivée, j'ai fait la connaissance du Dr Denk, l'ancien vice-président de la Ligue de Charité allemande, l'une des personnalités les plus marquantes du catholicisme allemand. On l'avait amené au camp de transit en même temps que les prisonniers de guerre. Il était en assez pauvre état physique. Il souffrait, sous une forme aiguë, de sous-nutrition, mais les années d'emprisonnement n'étaient pas parvenues à briser son énergie.

Sur une pile de planches, derrière une hutte, il me raconta comment il était venu à Vorkouta. Il avait attendu l'entrée des

Russes à Berlin avec, en poche, une lettre spéciale de recommandation du Vatican au commandant en chef de la puissance occupante. Il avait l'intention de négocier la représentation régulière de la Ligue en zone russe. Mais à peine avait-il présenté sa lettre aux autorités compétentes qu'il fut arrêté comme espion et emmené à Moscou en avion. Cela se passait à la fin d'avril 1945. Depuis lors, il avait passé plusieurs années dans les prisons du N. K. V. D., Loubianka, Lefortovskaïa et Boutyrki. Le Dr Denk n'avait en rien enfreint les lois de l'Union Soviétique. Son cas n'intéressait même personne. Les hommes du département « catholique » du N. K. V. D. l'avaient interrogé. Ils cherchaient à se faire une idée de ce qu'ils considéraient comme une force sinistre dont le pouvoir et l'influence leur semblaient d'autant plus redoutables que la base métaphysique de l'Eglise les surprenait davantage.

Le N. K. V. D. savait que le Dr Denk était un ami personnel du pape, l'ancien nonce Pacelli qu'il avait connu à Munich et à Berlin. Un jour, l'un des magistrats lui posa la question suivante :

« Le pape croit-il en Dieu, ou prétend-il seulement y croire ? »

Le juge d'instruction venait de lire un article dans lequel on affirmait que le pape prenait chaque matin un bain dans une baignoire d'or massif, don des catholiques américains.

« Pourquoi le pape se sert-il d'une baignoire d'or ? »

— Que pense-t-il de Marx ?

— Est-il prisonnier des jésuites ? »

Quand le N. K. V. D. eut l'impression que le Dr Denk ne disait pas tout et qu'il était inutile de continuer, à le questionner, il le condamna à dix ans de travaux forcés pour propagande antisoviétique. De ce jour, il n'avait pas connu une minute de repos : on le considérait comme un adversaire dangereux et on se le passait d'un camp à l'autre. Ce camp de transit était sa dix-septième prison.

Je fus le premier à pouvoir lui dépeindre en gros ce qui se passait dans l'Allemagne de 1949. Il souffrait beaucoup de ne rien savoir du monde extérieur. Après trois heures d'entretien, il me dit :

« Je vous ai épuisé, je le vois. Mais vous m'excuserez quand vous saurez que je vis dans un tombeau depuis cinq ans, que j'ignore tout de ce qui se passe en Europe. L'Europe... la reverrai-je ? Je ne le crois pas. En dépit de toutes les assurances officielles, il est bien certain qu'on ne me libérera pas. La tête est encore bonne, chez moi, comme vous avez pu le voir, mais c'est le corps qui ne va guère. Je n'ai plus aucune résistance. La faim, le froid et les conditions de vie du bagne ne font pas de bien à un homme de mon âge. Malgré tout, j'ai accompli mon devoir envers Dieu »

et l'Eglise et j'accepte gaiement la perspective de trouver le dernier repos dans cette solitude glacée.»

Il me fit présent d'une paire de gants qu'il avait faits lui-même.

«...Vous en aurez besoin cet hiver. Le froid vient tôt dans ce pays ; il s'installe au début d'octobre.»

Une seule fois, avant ma venue à Vorkouta, j'avais vu de près un général allemand en chair et en os. C'était en 1941 dans le wagon-restaurant de l'express Leipzig-Cologne. Il s'était adjugé une table pour quatre et, la mine sévère, dévorait un énorme *schnitzel* viennois sous les regards respectueux du public. Pour faire descendre le *schnitzel*, il siffla une bouteille de sauternes. Le vin français abondait en Allemagne après la défaite de la France.

C'était l'heure du dîner. Le wagon était bondé et l'on faisait queue dans le couloir, mais personne n'osait prendre l'une des trois places libres à la table du général.

À la fin, trois Français s'approchèrent, des ouvriers qui s'en allaient en permission. Saluant poliment le général, ils s'installèrent à sa table avec la même assurance qu'un an plus tôt le général avait dû montrer en occupant les châteaux de la Loire. Le général fronça les sourcils, le maître d'hôtel tenta vainement d'intervenir et le public murmura, indigné. Les Français, eux, ne se doutaient absolument de rien. Ils firent leur commande avec un naturel parfait :

«La même chose que lui», dirent-ils.

«Je les aurais embrassés !

Neuf ans s'étaient écoulés depuis ce jour jusqu'à celui de mon arrivée à Vorkouta et je n'avais plus jamais eu le plaisir de poser mon regard sur un général allemand. Mais le sort allait me favoriser : dans ce camp, je me trouvai soudain en présence de trente généraux à la fois.

Ils vivaient dans les couchettes de gauche ; la mienne était à droite. Je voyais tout ce qu'ils faisaient et j'entendais tout ce qu'ils disaient. Incroyable ! Ils se parlaient à la troisième personne, sans oublier le rang de leur interlocuteur. Ainsi :

«Herr Generalleutnant a-t-il bien dormi ?»

Et l'autre de répondre :

«Et quelle a été la nuit du Herr General ?»

Au thé, le général disait :

«Puis-je offrir à Monsieur le Colonel-Général un peu de sucre ?»

Cela me rappelait une histoire de mon enfance.

Pendant la Première Guerre mondiale, il était un général commandant une division sur le front occidental qui vivait dans un petit village de la rive droite du Rhin, non loin de Remagen. Chaque fois que la situation le permettait, il allait en permission chez lui. Un matin, il avait traversé le fleuve pour prendre à Remagen l'express qui devait le rendre à sa division. Le général était en retard et le train allait partir. Il courait devant, comme il convient à un général ; le passeur, qui commençait à prendre de l'âge, suivait, essoufflé, portant les bagages. Quand le général s'aperçut que l'homme qui avait pris la place de ses régiments restait en arrière, il se tourna pour lui crier :

«Plus vite, l'homme !»

Le passeur n'avait pas l'intention de se hâter. Deux minutes plus tard, la distance entre eux s'était accrue. Le général se retourna encore une fois et répéta : «Plus vite, l'homme !» d'un ton qui aurait extrait le dernier sursaut d'énergie d'un Prussien dans la cour d'une caserne de Potsdam. Mais le Rhénan se contenta de poser à terre la valise du général et de répliquer :

«Moi, je ne suis pas pressé !»

Et, regagnant sa barque, il retraversa le fleuve.

Cette histoire détruisit prématurément mon respect pour les généraux. Même aujourd'hui, je ne vois pas de raison pour le leur rendre.

Quatre jours pleins, j'écoutai la conversation de ces généraux. Pas une seule fois l'entretien ne s'éleva au-dessus du niveau le plus bas des échanges oraux dans un mess d'officiers.

Après la guerre, le peuple s'est souvent demandé : «Comment l'armée allemande a-t-elle pu accepter comme chef suprême un psychopathe hystérique ?» La réponse se trouvait à Vorkouta, où l'armée occupait ses loisirs à boire de l'eau chaude avec un peu de sucre. Pour ces généraux, la guerre de Hitler avait été la belle affaire. Sans lui, ils seraient restés ce qu'ils étaient : capitaines ou commandants, sans espoir de parvenir, en vingt ans, au rang que la guerre allait leur donner en six mois. Sans ces généraux, dont la compréhension politique ne dépassait pas celle du rastro le plus inculte, jamais Hitler n'aurait pu donner aussi librement cours à sa folie guerrière. Cinq ans après le plus grand désastre qu'une armée ait subi, ils n'avaient rien compris encore. Ils ne comprendront jamais, jamais.

Peut-être, pensai-je, cette histoire du passeur m'a-t-elle faussé les idées ? J'interrogeai la troupe. Elle vivait depuis onze ans avec ses généraux et avait dû arriver à les connaître mieux que je ne le pouvais. Mais les soldats ne se préoccupent pas de ces questions.

La plupart m'ont répondu d'un geste évasif qui voulait tout dire. L'un d'eux ajouta :

« Il y a un bon général ici, mais il ne fréquente pas les autres. C'est le général Hax ; il a pris part aux Jeux Olympiques de 1936. »

Le Dr Denk avait passé tout un hiver avec les généraux dans un bloc du camp de la briqueterie.

« C'était plus infernal qu'à la Loubianka, m'avoua-t-il. Jamais, jusqu'alors, je n'avais désiré que Dieu me rappelât à lui, mais parfois, en leur compagnie, je L'implorais ! »

Juste avant leur départ, je les vis tous réunis dans la *bania*, la salle de douche où je travaillais. Nus, ils se lavaient avec du savon d'huile de poisson. Trente généraux allemands vaincus, et à poil.

O soldat Chveik, mon brave ami, où étais-tu donc, ce soir-là ? Comme j'aurais voulu que tu fusses près de moi ! Tu aurais vu leurs pauvres fesses ridées, leurs gros ventres croulant sans le corset, leurs poitrines dépouillées enfin de leurs médailles. En comptant une division par tête, mon bon Chveik, j'avais sous les yeux le commandement de trente divisions. En fait, j'avais bien plus que cela : le gringalet, là-bas, dans le coin, avait eu sous ses ordres tout le front Nord, en Russie !

Au bon vieux temps, Chveik, quand les balles sifflaient, si vous aviez la faiblesse de fuir, ils vous fusillaient ; si vous omettiez de les saluer, ils vous collaient dix jours ; ils n'avaient qu'à tousser pour que chacun retint son souffle. Avec leurs divisions, ils avaient occupé Prague, Paris et Varsovie. L'Europe avait tremblé devant eux et le monde avait retenti du bruit de leurs bottes. Et ils étaient à la *bania*, ô Chveik, trente d'entre eux, debout, en train d'enlever leurs chaussettes russes !

Les prisonniers de guerre voyaient continuer les préparatifs de leur départ. On venait de leur rendre ce qu'on leur avait pris lors de leur arrestation, montres, bagues et argent. On leur donnait des vêtements neufs quand ils n'en avaient pas reçu de leur camp. Ils nous firent cadeau des écharpes, cache-nez et gants de leur fabrication, si nécessaires en hiver. Le commandant russe vint leur faire un nouveau discours. Les wagons à bestiaux dans lesquels ils voyageraient ne seraient pas fermés. Nul ne devait compromettre ses chances de rentrer chez lui, en cherchant à s'évader. Des gardiens les accompagneraient, mais seulement pour la forme.

Les prisonniers de guerre veillèrent à ce que nous leur succédions dans les bonnes places qu'ils étaient parvenus à s'assurer. C'est ainsi qu'avec deux autres Allemands je fus employé à la *bania*. Nous étions autorisés à y coucher et n'avions pas à vivre

dans les blocs où les « droit commun » nous auraient détroussés. Un de nos camarades trouva un emploi de porteur d'eau qui donnait droit à un supplément journalier d'une livre de pain, sans demander beaucoup de travail.

On annonça l'heure du départ. Les pessimistes eux-mêmes commencèrent à nourrir quelque espoir.

« Peut-être allons-nous vraiment rentrer chez nous ? »

Je demandai à une bonne douzaine de soldats d'annoncer aux miens que j'avais été condamné à vingt-cinq ans de bagne et déporté à Vorkouta.

Les douze cents Allemands se rassemblèrent dans l'allée principale du camp et marchèrent vers la gare. Le dernier détachement ne quitta pas le camp avant deux heures du matin. C'était par une de ces nuits claires de l'Arctique au cours desquelles le soleil descend à peine au-dessous de l'horizon. Nous nous demandions quelle était leur véritable destination.

Qui aurait pu prévoir que, trois ans plus tard, au mois de décembre 1953, nous les retrouverions dans un camp du bassin du Don ? Pas un seul d'entre eux n'a regagné son foyer en 1950.

Quelques jours plus tard, un petit détachement de quinze hommes arriva au camp. Ils furent conduits à la *bania* et firent désinfecter leurs vêtements. Comme il était prescrit par le règlement, je donnai à chacun d'eux un petit morceau de savon d'huile de poisson qui sentait affreusement mauvais. L'un des prisonniers me parut être un Européen.

« Etes-vous Allemand ? lui demandai-je. »

— Je suis le général Lasch, le dernier commandant de la forteresse de Königsberg. »

Je lui souhaitai la bienvenue au nom de la *bania*, lui donnai, au mépris des règlements, trois morceaux de savon malodorant et le priai de passer dans la salle de douche.

Un quart d'heure plus tard, il s'asseyait sur une chaise devant notre fourneau. Sa maigreur attestait les privations qu'il avait subies ; il venait de passer cinq ans dans les camps soviétiques et connaissait bien Vorkouta. Six mois auparavant, il avait été amené à Moscou pour témoigner devant un tribunal. Il avait passé quatre mois à la Loubianka.

Le mauvais sort s'était acharné sur lui depuis 1944. Le débarquement allié l'avait surpris en Normandie.

« Que s'est-il passé ? lui demandai-je. »

— J'ai retraité. J'ai retraité tout le temps, jusqu'aux Vosges. Que pouvais-je faire d'autre ? »

Aux Vosges, de fureur, il avait eu la jaunisse. Il avait passé plusieurs mois à l'hôpital. Quand il s'était trouvé guéri, Hitler lui avait confié la défense de Königsberg. Les dernières cartouches tirées, il s'était rendu. Hitler l'avait immédiatement, et sans l'entendre, condamné à mort pour lâcheté devant l'ennemi. Un peu plus tard, les Russes lui avaient infligé vingt-cinq ans de travaux forcés.

Le général allait évidemment être une riche prise pour les « droit commun » avec son énorme havresac bien rempli. Je lui expliquai la situation.

« Nous vous garderions ici, mais toutes les places sont occupées. Si vous l'acceptez, nous pouvons vous chercher autre chose, un emploi où vous n'aurez guère à travailler et où vous pourrez dormir en paix. »

Il y avait une vacance à l'atelier du charpentier, et, dès lors, le général y passa ses journées à taper sur des clous. Il dormait aussi dans le luxe : sur un lit de copeaux.

Il mangeait avec nous soir et matin. Pour salaire de notre travail, nous recevions deux fois par jour un grand bol de *kacha*. Au début, la conversation présenta quelques difficultés. Le général voulait discuter opérations militaires et je n'y tenais pas. Pour finir, nous lui fîmes faire équipe avec Maxe qui avait été second d'un sous-marin allemand pendant la Première Guerre mondiale. Il avait coulé en Méditerranée quelque chose comme 400.000 tonnes. Maxe parlait torpilles, détroit de Messine et pièges à sous-marins. Le général ripostait en résumant la tactique des divisions cuirassées allemandes pendant la campagne de France en 1940. Ils se roulaient des cigarettes de *makhorka* dans du papier de journal et évoquaient le bon vieux temps.

Mon travail à la *bania* me procurait beaucoup de *kacha*, mais pas de pain. Je ne pouvais pas vivre que de porridge. Aussi, quand on me proposa une tâche supplémentaire, je l'acceptai avec joie. Je devais porter de l'eau au bloc des actrices.

Ce bloc se trouvait dans la partie du camp réservée aux femmes. Elle était séparée du reste par une haute barrière en bois et avait une garde spéciale. Quand il y avait au camp des condamnés de droit commun, il fallait protéger les femmes de leurs attentions.

Je portai mes seaux dans le vestibule du bloc. A droite, il y avait une petite pièce où, sur des planches, s'alignaient une cinquantaine de rations de pain. La porte donnant sur la grande salle était ouverte.

A l'intérieur, c'était plus confortable que dans les autres blocs. Il y avait des rideaux aux fenêtres, une quantité de petits

placards, des lits en bois au lieu de couchettes, et même des couvre-lits de couleur.

Il était dix heures du matin. Quelques pensionnaires étaient encore au lit ; d'autres, en pyjama ou en robe de chambre, assises sur leurs lits, cousaient ou lisaient. Aucune ne me prêta la moindre attention.

Je poussai une porte que je supposais être celle des lavabos. Une jeune femme, les cheveux remontés, s'aspergeait d'eau au moyen d'une vieille boîte à conserve. Elle avait vingt ans tout au plus. Son corps était parfait. Sans aucune confusion, elle me laissa la regarder avec l'assurance de celle qui se sait belle.

« Excusez-moi, dis-je en russe. Je suis le porteur d'eau de votre division. Où dois-je vider mes seaux ? »

— Dans ces deux tonneaux, derrière la porte », me répondit-elle en excellent allemand, bien qu'elle eût le dur accent des Baltes.

Je vidai mes seaux et sortis. Ma seule crainte était qu'Aphrodite eût fini son bain avant mon retour. Mais non, elle se savonnait méthodiquement et frottait ses belles épaules avec une flanelle.

« Voyez-vous un inconvénient à ce que je vous regarde un moment ? » ne pus-je m'empêcher de lui dire.

Elle sourit.

« Si cela vous fait plaisir... »

Nous commençâmes une conversation coupée par mes allées et venues. La jeune femme était une actrice de Riga. Membre de la résistance lettonne, elle avait été arrêtée trois ans auparavant et condamnée à dix ans de bagne. Depuis deux ans, elle faisait partie de la troupe théâtrale de Vorkouta.

« Vous ignorez probablement, me dit-elle dans un mouvement de fierté, que notre théâtre est l'un des meilleurs de toute l'Union Soviétique. Nous recrutons parmi les prisonniers et les déportés. Presque tous, nous avons joué dans les grands théâtres, à Moscou, Leningrad, Kiev, Odessa. Notre directeur est un élève de Stanislavsky.

— Quels rôles tenez-vous ?

— Pour le moment, celui d'Eliza dans *Pygmalion*. »

Elle me confia que l'administration du camp les traitait avec beaucoup de faveur.

« Nous les intéressons, parce qu'ils ne savent que faire d'eux-mêmes, le soir. Ils s'ennuient à mourir. Que faire à Vorkouta ? Il y a quelques cercles, deux ou trois cinémas et c'est tout. Pendant huit mois de l'année, on ne peut pas sortir à cause du froid ; en été, à peine risquez-vous le nez à la porte que vous êtes dévoré par les mouches et les moustiques. Nous jouons toute l'année sans interruption et le théâtre est plein tous les soirs.